



Marco Saraceno, Pourquoi les hommes se fatiguent-ils ? Une histoire des sciences du travail (1890-1920)

Guillaume Lecœur

► To cite this version:

Guillaume Lecœur. Marco Saraceno, Pourquoi les hommes se fatiguent-ils ? Une histoire des sciences du travail (1890-1920). Sociologie du Travail, 2020, 62 (1-2), 10.4000/sdt.30241 . hal-03819599

HAL Id: hal-03819599

<https://cnam.hal.science/hal-03819599>

Submitted on 22 May 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License



Marco Saraceno, *Pourquoi les hommes se fatiguent-ils ? Une histoire des sciences du travail (1890-1920)*

Octarès, Toulouse, 2018, 176 p.

Guillaume Lecoœur



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/sdt/30241>

DOI : [10.4000/sdt.30241](https://doi.org/10.4000/sdt.30241)

ISSN : 1777-5701

Éditeur

Association pour le développement de la sociologie du travail

Ce document vous est offert par INIST - Centre national de la recherche scientifique (CNRS)



Référence électronique

Guillaume Lecoœur, « Marco Saraceno, *Pourquoi les hommes se fatiguent-ils ? Une histoire des sciences du travail (1890-1920)* », *Sociologie du travail* [En ligne], Vol. 62 - n° 1-2 | Janvier-Juin 2020, mis en ligne le 01 juin 2020, consulté le 22 mai 2024. URL : <http://journals.openedition.org/sdt/30241> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sdt.30241>



Le texte seul est utilisable sous licence CC BY-NC-ND 4.0. Les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés) sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

**Marco Saraceno, *Pourquoi les hommes se fatiguent-ils ?
Une histoire des sciences du travail (1890-1920)***

Octarès, Toulouse, 2018, 176 p.

Les recherches dans le domaine des sciences du travail sont aujourd'hui partagées entre plusieurs positions. Certains travaux analysent ces sciences dans le cadre d'une histoire culturelle et sociale (Rabinbach, 2004), en les replaçant parfois dans une histoire sociale des idées de longue durée (Lecoeur, 2018). D'autres montrent l'intérêt d'en comprendre les racines socialement construites (Loriol, 2000). Le travail de Marco Saraceno s'inscrit dans une troisième voie, en portant attention à une analyse des techniques de laboratoire et des interactions sociales entre les productions techniques et les modes de rationalisation économique. L'originalité de l'ouvrage, dans la continuité des travaux de François Vatin (1999), est de tenter de faire une « histoire épistémologique » de ces sciences. L'auteur soutient, dans une approche inspirée de l'épistémologie de Georges Canguilhem, que notre pensée contemporaine du travail serait, assez paradoxalement, redevable de l'échec des sciences du travail à fournir une mesure objective de la fatigue humaine.

Sur le plan de la qualité du raisonnement, cette idée est développée de manière rigoureuse tout au long de l'ouvrage. La première partie insiste sur l'histoire de l'« ergographe », un outil technique inventé par le physiologiste Angelo Mosso pour mesurer la fatigue nerveuse et intellectuelle. Cet outil avait notamment pour ambition de reconstituer sur un graphique les variations de l'effort physique et nerveux d'un sujet, et de mesurer la dépense d'énergie possible afin de construire des lois hypothétiques de l'épuisement. L'auteur montre, après avoir décrit le contexte d'invention de cet outil, l'échec de cette tentative. La deuxième partie de l'ouvrage, la plus conséquente, approfondit les « héritages » sociaux et pluriels de l'ergographe. L'auteur passe en revue plusieurs travaux scientifiques qui ont utilisé ces recherches sur la mesure de la fatigue en les appliquant aux questions socio-économiques. Il évoque notamment les travaux du physiologiste et sociologue Jean Maurice Lahy, qui a utilisé les résultats de l'ergographe pour constituer des disciplines spécialisées sur l'évaluation des capacités humaines à des fins de sélections professionnelles. L'auteur analyse aussi les travaux qui ont fait un usage socio-économique des mesures sur la fatigue. Sont par exemple passées en revue les tentatives d'Ernest Solvay de calculer les droits sociaux en fonction de la productivité des travailleurs, ou encore celles d'Armand Imbert de faire reconnaître les accidents professionnels à partir de la mesure radiographique de la fatigue.

L'auteur soutient en fin d'ouvrage l'existence de rapports de continuité entre les travaux sur la mesure de la fatigue et l'œuvre de Max Weber. Il finalise alors sa thèse, et montre que les sciences du travail ont joué un rôle clé dans l'élaboration de la sociologie compréhensive du sociologue allemand. Les écrits de Max Weber sur la fatigue auraient achevé de montrer l'échec de la possibilité de mesurer la fatigue, tout en montrant que celle-ci avait d'abord des origines anthropologiques en relation avec la motivation des travailleurs.

L'ouvrage de Marco Saraceno apporte une lecture érudite de l'histoire des sciences du travail, qui trouve toute sa cohérence dans le cadre de l'épistémologie de Georges Canguilhem. À l'instar du médecin philosophe, l'auteur entend ici soutenir cette idée de l'importance des erreurs dans la construction du savoir et de la pensée. Si l'idée que le développement d'une pensée peut se heurter à des obstacles est pertinente, la posture épistémologique adoptée ne résiste cependant pas à ce que nous savons aujourd'hui matériellement de l'histoire des sciences du travail. Trois points de discussion peuvent être avancés. Sur le plan chronologique tout d'abord, les bornes que l'auteur a choisies

(1890-1920) sont assez contestables. Les sciences du travail s'inscrivent en effet dans une tradition intellectuelle plus ancienne, qui remonte au XVII^e siècle, et qu'il aurait été pertinent de rappeler. Si le XIX^e siècle marque bien l'essor des sciences physiologiques appliquées au travail, celui-ci s'inscrit dans un contexte épistémique et une histoire économique et sociale plus large, qu'il est délicat d'éluder tant elle permet de mieux comprendre l'émergence et le développement de ces sciences (Lecoer, 2019). Il est aussi très discutable de clore l'histoire des sciences du travail en 1920, quand on sait que les tentatives de mesurer la fatigue en laboratoire à des fins de rationalisation économique continuent aux États-Unis durant l'entre-deux-guerres, puis se prolongent avec les travaux sur la mesure du « stress » (Lecoer, 2019).

Le deuxième point de discussion concerne l'idée qu'une partie de notre pensée collective du travail, et en particulier l'héritage wébérien, serait la digne héritière des sciences du travail. Cette hypothèse suppose que les sciences de laboratoire, qui sont fondées sur l'expérimentation et la production d'outils techniques, puissent jouer un rôle de premier plan dans l'élaboration de la pensée d'auteurs comme M. Weber. Cette position se heurte pourtant à des faits qui la rendent contestables. La relation que M. Weber entretenait avec les sciences du travail peut par exemple paraître trop marginale pour penser que ces sciences auraient eu un rôle fondateur dans le développement de sa pensée. M. Saraceno, en réduisant les origines de la pensée du sociologue allemand à son positionnement critique vis-à-vis des sciences expérimentales, escamote la place importante qu'ont eue ses relations sociales et affectives dans ses créations intellectuelles. La sociologie du travail comporte pourtant des travaux originaux sur ce sujet, qui aurait mérité d'être évoqués.

Un dernier point de discussion concerne l'ambition d'une « histoire épistémologique » des sciences du travail suggérée par cet ouvrage. Cette histoire, que l'auteur appelle de ses vœux, ne comporte-t-elle pas le risque de rester dépendante de postures épistémologiques si chères aux sciences naturelles, là où les sciences humaines et sociales offrent pourtant des pratiques de recherche originales et singulières ? L'histoire sociale des idées permet par exemple d'envisager la science autrement, notamment en donnant une place plus importante aux pratiques de recherche interdisciplinaires entre sociologie, histoire et philosophie. Elle permet de donner plus de place aux matériaux dans les productions écrites des sciences humaines et sociales, et d'envisager l'étude de la science de manière concrète et avec une focale plus large, en considérant par exemple l'importance des contextes socio-historiques dans la production du savoir de laboratoire, la place des usages des croyances dans la construction et la légitimation sociale de la science, ou encore l'analyse des stratégies socio-économiques de développement et d'institutionnalisation du savoir scientifique.

En définitive, le travail de Marco Saraceno souffre sans doute d'une posture épistémologique qui, en restant attachée à une tradition d'analyse philosophique et peu empirique des « sciences », prend le risque de réduire notre pensée du travail à des rapports de continuité avec les sciences expérimentales et médicales. Malgré cet écueil, cet ouvrage constitue un outil de travail important grâce à la qualité, la rigueur et l'érudition du propos de l'auteur.

Références

- Lecoer, G., 2018, « De la gestion des maux au "travail des mots" : contribution à une sociologie historique d'un répertoire sémantique des maux du travail (XVII^e siècle à nos jours) », Thèse de doctorat, CNAM, Paris.
- Lecoer, G., 2019, « “Elective Affinities” and Development of “Normal Science”: What Kind of Regulation? The Example of Hans Selye (1907–1981) », in Lorient, M. (dir.), *Stress and Suffering at Work: The Role of Culture and Society*, Palgrave MacMillan, Londres, p. 21-35.

- Loriol, M., 2000, *Le temps de la fatigue. La gestion sociale du mal-être au travail*, Anthropos, Paris.
- Rabinbach, A., 2004, *Le moteur humain, l'énergie, la fatigue et les origines de la modernité*, La Fabrique éditions, Paris.
- Vatin, F., 1999, *Le travail, sciences et société. Essai d'épistémologie et de sociologie du travail*, Éditions de l'université de Bruxelles, Bruxelles.

Guillaume Lecoœur
Laboratoire interdisciplinaire pour la sociologie économique (LISE)
UMR 3320 CNRS et CNAM, 1LAB40
55, rue Turbigo, 75003 Paris, France
guillaume_lecoeur[at]hotmail.fr